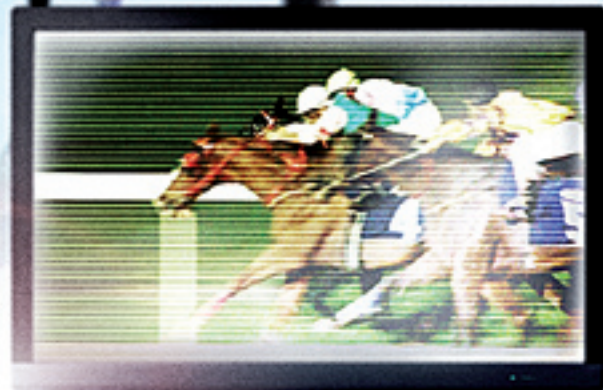
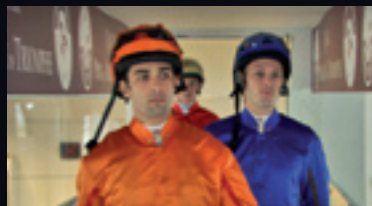




S T R E T C H

LE JOCKEY : UN SPORTIF DE HAUT NIVEAU

Les jockeys sont des sportifs de haut niveau auxquels on donne rarement la parole. Peu de gens réalisent qu'il leur faut supporter les contraintes du sport (performances physiques incroyables, mais aussi pression et stress d'une carrière aléatoire), tout en se maintenant à un poids très faible. Avant la course, le jockey est pesé avec son équipement (selle, casaque) et doit correspondre exactement (avec une marge étroite de plus ou moins cent grammes) au poids attribué au cheval par les handicapeurs. Pour les courses plates, ce poids est compris entre 45 et 55 kilos ; pour les courses d'obstacles (steeple chase, haies, *etc.*), les poids sont compris entre 55 et 67 kilos en moyenne. Ensuite, sur la piste, le jockey doit tout faire pour respecter les ordres de l'entraîneur tout en s'adaptant à la situation. Cela demande d'acquiescer ce qu'on appelle la « science du train », c'est-à-dire la conscience aiguë de la vitesse, de l'allure. Il faut pouvoir estimer, mesurer où en sont les « forces du cheval » : respiration, endurance.



Il faut aussi avoir un sens tactique très prononcé, savoir ne pas se faire enfermer à la corde par exemple ou choisir le bon moment pour lancer la pointe de vitesse de son cheval.

Les jockeys sont principalement rémunérés par un pourcentage sur les prix remportés en course (il n'y a donc aucun lien entre la rémunération des jockeys et l'argent des paris).

Depuis une dizaine d'années, la carrière des jockeys s'internationalise beaucoup. Cela est dû au développement spectaculaire des courses dans le monde. Après Dubaï, c'est l'Asie qui a été touchée par l'attrait des courses avec d'abord les prestigieux hippodromes de Tokyo et de Hong Kong. Aujourd'hui il n'est donc pas rare de croiser des jockeys français au Japon, à Hong Kong ou en Corée. Par exemple, il est possible de rencontrer Cédric Segeon (qui joue dans le film) à Macao, Singapour, Kionggi Do, ou même en Afrique du Sud. Christophe Soumillon est quant à lui une vraie star à Hong Kong.

MK2 ET ANNA SANDERS FILMS PRÉSENTENT

AVEC LA PARTICIPATION DE

NICOLAS
CAZALÉ

FAN
BING BING

DAVID
CARRADINE

NICOLAS
DUVAUCHELLE

STRETCH

UN FILM DE CHARLES DE MEAUX

SORTIE LE 12 JANVIER

90 minutes - 35 mm et DCP - Image 1.85 - Son Dolby SRD - Couleur - France - 2011

Presse

Agnès Chabot
5, rue Darcet - 75017 Paris
Tél. 01 44 41 13 48
agnes.chabot@free.fr

Distribution

Mk2 Diffusion
55, rue Traversière - 75012 Paris
Tél. 01 44 67 30 81
distribution@mk2.com

Les photos du film sont téléchargeables sur www.mk2images.com



SYNOPSIS

Christophe est un jeune jockey parisien pétri d'ambition et d'illusions. Mis à pied après avoir été contrôlé positif à l'issue d'une course, il choisit de s'expatrier en Asie, à Macao. Rapidement, son statut change. Les victoires en course se succèdent, lui amenant argent facile et conquêtes féminines. Mais Macao a ses règles, auxquelles Christophe pense pouvoir déroger. Les événements vont se précipiter alors que l'étau se resserre autour du jeune jockey.

Poussé par l'amour d'une jeune femme chinoise moderne, distante mais obsédante, Christophe va finalement remettre son destin en jeu, mais cette fois sur le tapis vert.

L'univers des jockeys est un milieu qui a très peu été traité par le cinéma français...

Je suis monté en course et j'ai connu toutes les difficultés de ce milieu. Contraindre son corps, supporter quotidiennement la pression, je sais ce que c'est, et il y a donc certainement une part d'autobiographie, ça a été ma vie tous les matins pendant des années. Mais ce n'est surtout pas un film sur l'anecdote de ma petite vie de jockey.

Ce qui me plaisait dans le milieu des courses (en dehors du fait qu'un cheval, c'est très beau et une course, c'est très cinématographique), c'est qu'il y a plusieurs strates de récit possibles.

La première strate, c'est évidemment cet univers complexe et riche de fantasmes. Il suffit de dire *«courses de chevaux»* pour imaginer toutes sortes de choses proches du film policier, une exploration des soubassements de la société. L'autre aspect qui me touche beaucoup, c'est le sport. C'est un sport *«humble»*. On peut être le meilleur jockey du monde, à l'arrivée c'est le cheval qui gagne la course. Ce qui m'intéresse dans ce sport, c'est qu'il n'y a pas de faux semblants, on ne peut pas se cacher derrière un discours. Il y a cette immédiateté : on gagne ou on ne gagne pas, on est sur le cheval ou pas. Il y a un rapport immédiat aux choses. C'est ce qui m'avait frappé quand j'avais rencontré des jockeys (comme Christophe Soumillon, Éric Saint-Martin ou Cédric Segeon qui joue dans le



film) qui avaient décidé de tenter l'aventure en Asie. Ils ne parlent pas un mot d'anglais au départ, ils ne sont jamais sortis de chez eux, ont toujours été bordés par l'entraîneur et, tout à coup, ils sont précipités à Macao, Hong Kong, Singapour, et s'en sortent avec une espèce d'innocence et d'énergie très fortes.

L'ami, incarné par Nicolas Duvauchelle, dit de l'histoire de Christophe que c'est juste celle d'un *«gamin qui voulait être une star»*. C'est une définition du personnage qui convient, et suffit ?

Oui, c'est juste l'histoire d'un jeune homme qui veut en découdre, arriver. Il est ambitieux, avec peut-être la naïveté qui va avec, mais ce n'est pas un benêt non plus. Pris dans la nasse du mauvais sort, il se retrouve d'un coup éjecté dans un monde étrange, trop grand, pervers. Au début du film, on est complètement avec lui, dans la maîtrise de certains codes. Arrivé à Macao, le récit devient plus proche des hésitations et de la solitude du personnage, pour découvrir avec lui ce sentiment angoissant d'être manipulé.

Puisqu'on en est à parler de codes et de distorsion, cela vaut également pour l'appréhension de la mafia asiatique du jeu. On est loin de la vision des cinéastes de Hong Kong, par exemple.

Le sujet même de ces cinéastes, c'est de mettre en scène, en chorégraphie, la violence.

Or à Macao, on ne voit pas des gens courir dans la rue et tirer au pistolet toute la journée. Ce qui m'intéressait, c'est cette violence qu'on ne voit jamais, qui est diffuse, oppressante... perverse. Restent juste les traces d'un film policier, les traces de ces actions violentes.

À quel point était-il compliqué de filmer dans les hippodromes ?

Il existe dans le milieu des courses une peur de ce que tout cet univers génère de fiction. On ne laisse donc que très rarement une caméra rentrer sur un hippodrome, voire même jamais. En travaillant de façon très immergée dans le milieu, on a obtenu de filmer à Longchamp de vraies courses, ce qui reste assez exceptionnel. Les acteurs étaient au milieu du rond de présentation avec les jockeys, entourés par les parieurs.

Pour Macao, ça a été un travail de longue haleine. Cela fait presque huit ans que je vais à Macao, au moins un mois par an. Je connais beaucoup de monde là-bas... Même nos producteurs chinois de Hong Kong pensaient que je n'arriverais pas à tourner en dehors

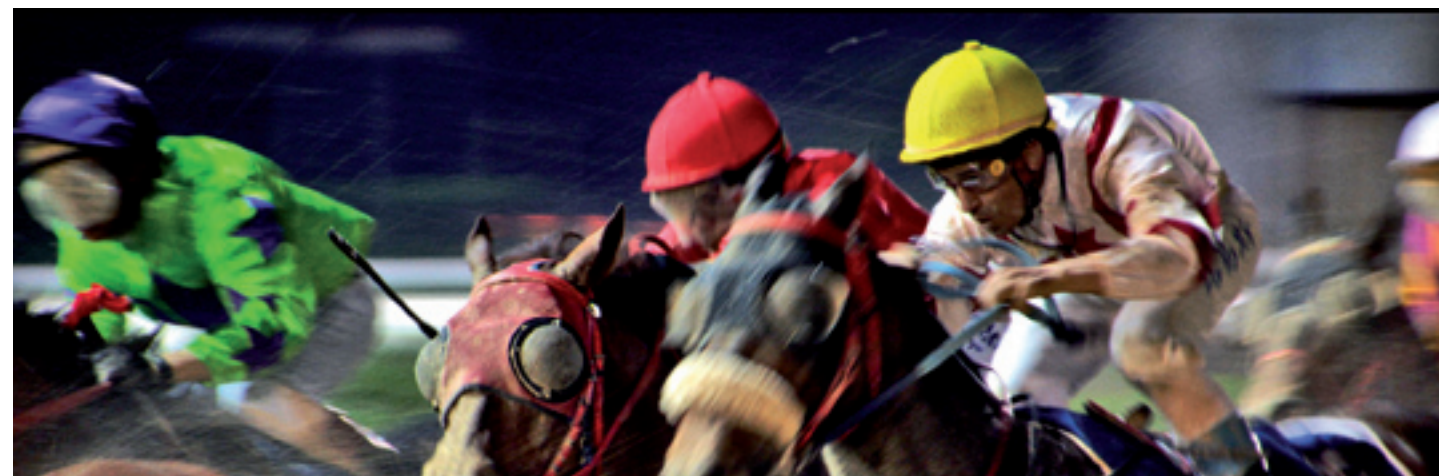
des trois endroits touristiques et *a fortiori* au Macau Jockey Club. Cet hippodrome est bien entendu tenu par les gens qui ont la main sur le monde du jeu, et c'est tout sauf un endroit rassurant.

Le film est structuré en deux parties. De la France à Macao, les modes de tournage étaient-ils très différents ?

La structure ici, c'est un peu comme si on rencontrait quelqu'un et qu'on imaginait tout son potentiel. Ou alors comme être devant la télévision à deux heures du matin. On regarde un documentaire sur des jockeys et on finit par se fixer sur un jockey en particulier, imaginer sa vie, ses problèmes, sa façon d'être.

En France, je tourne chez moi, avec mes réflexes, au milieu de gens et de choses que je connais. À Macao, au contraire, il y a ce désir de trouver la bonne distance et de la respecter, de ne pas sur-jouer une empathie qui n'existerait pas.

Tout le film repose sur la question de la distance. Comment appréhender un endroit qui n'est pas le sien, comment se débattre dans les filets d'un monde où les règles ne sont pas les mêmes que celles qu'on imagine, comment se débattre aussi dans la relation amoureuse à la fois distante et passionnée avec le personnage féminin. La façon de filmer, la mise en scène suivent alors le récit. Je suis confronté, voire collé, à cela, les mêmes interrogations, les mêmes problèmes de rapport.



Douglas Coupland, qu'on connaît principalement comme romancier, intervient à quel moment ?

Douglas est quelqu'un qui s'est toujours intéressé à l'effet de génération, et à ce que voulait dire les signes d'une génération. Il y a évidemment GÉNÉRATION X, mais c'est aussi présent dans d'autres livres, comme GIRLFRIEND IN A COMA ou ALL FAMILIES ARE PSYCHOTIC.

J'ai écrit une première version plutôt squelettique du scénario, que je lui ai envoyée, et on a avancé par dialogues. Il m'a aussi beaucoup aidé sur la langue, car je cherchais à garder cette espèce d'anglais international, très simple qui ne comporte pas plus de cinquante mots. Dans ce monde moderne, tout le monde parle une langue qui n'est pas la sienne. Et les choses, même complexes, se font quand même.

Comment en êtes-vous venu à choisir Nicolas Cazalé pour le rôle de Christophe ?

Je l'avais beaucoup aimé dans LE GRAND VOYAGE d'Ismaël Ferroukhi, et j'avais été impressionné par son charisme. Mais il respire aussi cette humilité et cette modestie nécessaires pour incarner le rôle du jeune jockey.

Il a fait un travail de préparation incroyable. Debout à cinq heures et demi du matin pour être à six heures au bord des pistes avec les lads et jockeys de l'écurie de Yannick Foin... Puis sport, deux

heures par jour, et enfin, l'après-midi sur les hippodromes pour connaître et observer le rituel des courses. Mais surtout, il a perdu sept kilos pour avoir la morphologie type du jockey.

C'est rare de voir un film français avec un casting presque totalement chinois. De plus ce ne sont vraiment pas les acteurs chinois que nous connaissons à travers les films les plus vus en Occident. Qui sont-ils ?

Fan Bing Bing est une actrice très importante en Chine. Je me suis rendu compte à quel point elle est une star lorsque nous avons commencé à tourner la première scène dans la rue à Macao. Au bout de cinq minutes, la rue était noire de monde. Les gens criaient son nom... C'était assez terrifiant, et surtout cela a rendu tout très difficile ! Elle a commencé très jeune dans des séries télévisées et donc les gens l'ont vue grandir... Elle a été l'actrice d'un film important qui donnait la parole à la jeunesse chinoise, LOST IN BEIJING. Travailler avec elle a été une expérience incroyable. Elle était passionnée par le scénario et très curieuse de voir ce que je pouvais en faire, tout comme j'étais moi-même très curieux - et un peu intimidé - de voir comment elle allait donner vie au personnage de Pansy.

J'ai eu la chance de rencontrer des personnalités incroyables pour les autres rôles. Lowell Lo (WayWay dans le film) est un musicien très populaire à Hong Kong. Il a notamment joué dans un film à

l'humour très «Tati» à la fin des années 1980...

Pete Teo (Thong) a lui joué dans des films de Johnny To, mais, surtout, c'est un compositeur et chanteur de folk-rock très apprécié en Malaisie. Très engagé, il est aussi producteur de films politiques. On a pu voir à Beaubourg l'année dernière certains des films qu'il a produits. Patrick Teo (the man) a été pendant des années la «voix officielle» de la Malaisie : il souhaitait une bonne journée à ses concitoyens tous les matins à la télévision !

Macao, c'est un lieu très circonscrit ?

Macao, c'est un point noir sur la carte, c'est un endroit dont le nom résonne dans tous les esprits mais dont on n'a pas d'image. Être à Macao aujourd'hui, c'est un peu comme être à la création de Las Vegas. C'est un monde qui tente de se formaliser, de se donner des règles, mais qui est encore en plein un bouillonnement, et qui reste régi par le fantasme, l'argent facile et la violence. Macao est à la fois un endroit excessivement urbain, où l'on construit en gagnant sur la mer, et un endroit excessivement clos, et tout petit. La ville ressemble à une petite ville pittoresque et se rêve très touristique, alors que lorsqu'on gratte un peu, on s'aperçoit que personne ne reste à Macao plus d'une journée sans une «bonne raison». C'est assez difficile de tourner là-bas, on cherche à nous cantonner sur la place centrale portugaise, classée au patrimoine de l'UNESCO.

Moi, je voulais éviter la carte postale, trouver la distance, filmer la ville et sa différence sans être absorbé par l'exotisme.

Dans les scènes de boîtes de nuit, on retrouve tous les personnages de l'histoire, et Macao est vraiment comme ça. C'est un monde où tout est secret et en même temps tout se sait, où tout le monde vit ensemble, avec des relations plus ou moins troubles, et ça m'intéressait de montrer ça.

Vous avez tourné STRETCH en numérique HD...

J'ai filmé moi-même toute la partie française et une moitié de Macao. Mais je voulais aussi avoir un interlocuteur pour l'image. J'ai engagé un chef opérateur brésilien, Gustavo Habda. Il me semblait que, venant d'un pays qui, comme Macao, a été portugais et vivant dans une région tropicale où l'architecture est hyper développée, il aurait un bon œil pour ce film. Nous avons développé une collaboration fructueuse et il a su s'adapter à mes envies. Par exemple, nous n'avons tourné avec aucun éclairage cinéma, uniquement avec des éclairages domestiques. Quand on a fait la liste lumière, je l'ai envoyé au supermarché acheter des ampoules de 25 watts, de 75 watts, des néons. Il n'avait jamais tourné en vidéo, uniquement en 35 mm.

Le son du film a aussi une couleur très particulière...

Dans STRETCH, le niveau sonore du hors-champ est souvent aussi important que le niveau du «*in*». Je voulais obtenir ce sentiment d’immersion dans un paysage sonore, où le son de la ville couvrirait parfois les conversations des personnages. Il s’agissait de ramener tous les sons, en une seule prise directe. J’ai eu pour cela recours à un système d’enregistrement conçu pour le film. Il est constitué d’une boule remplie de 18 micros reliés à un décodeur et une vraie table de mixage. Ce qui nous donne un champ sonore très large et englobant grâce auquel on peut retrouver toute l’ampleur d’un hippodrome ou d’un centre d’entraînement. À Macao, ce système me permettait également de rester fidèle à la texture sonore du lieu, l’humidité dans l’air qui rendent les voix plus molles, plus flottantes.

La musique du film est constituée de titres de Devendra Banhart, de la période de son premier album OH ME OH MY. Pourquoi ce choix ?

J’ai rencontré Devendra il y a quelques années juste avant OH ME OH MY. Pour STRETCH, l’idée, c’est que la musique soit comme une petite voix intérieure, l’expression de l’intériorité du personnage. La difficulté, c’est qu’il me fallait une musique qui soit suffisamment internationale pour refléter le film, tout en évitant tout ce qui pouvait avoir une connotation américaine ou trop

anglo-saxonne. Et surtout, il fallait que ce soit lo-fi, modeste. Personne n’a une «*petite voix intérieure*» qui soit un énorme orchestre symphonique !

On est obligé d’évoquer David Carradine, et sa disparition prématurée, à Bangkok, la nuit du 3 au 4 juin 2009, alors que vous étiez en plein tournage.

La difficulté avec cet événement terrible, c’est «*comment faire ?*» Il y a le «*comment faire*» de chef de chantier, on est en train de tourner, l’assurance nous intime de prendre un autre acteur, n’importe lequel, mais il ne faut pas arrêter, il faut tout refaire, tout réorganiser. Ce qui est étrange, c’est qu’avant même ce drame, tout le film parlait déjà de destin perdu, de disparition, de ce rapport à la mort, qui flotte, qu’on ne voit pas mais qui est tout le temps là. Et finalement, ça nous arrive. C’était très bizarre à gérer, et il y avait ce paramètre de chance qui fuit, auquel les Chinois sont très sensibles. Le film n’avait pas la chance, ils devenaient très hésitants.

On a organisé une cérémonie en hommage à David Carradine, au cours de laquelle des officiants bouddhistes ont versé par terre une eau pour purifier la terre et les esprits. À ce moment, le ciel est devenu noir, comme s’il se produisait une éclipse, et un orage terrible s’est abattu. Cinq minutes plus tard, on était sous un grand ciel bleu.

L’autre question, c’est «*qu’est-ce qu’on tourne ?*». On s’est arrêté une

journée, j’ai réécrit le scénario.

Ensuite, et c’est là plus long et difficile, se pose la question de ce qu’on fait avec cette énorme charge émotionnelle. Je ne peux pas rentrer à Paris et me mettre à monter le film tranquillement comme s’il ne s’était rien passé, et mettre à la fin un carton «*en hommage à David Carradine*». Je ne pouvais pas surjouer sa présence donc, au contraire, je choisis plutôt de jouer son absence, que ce soit un personnage qui flotte au-dessus du film et qu’on ne peut jamais attraper. C’est pour ça que j’ai préféré le mettre le moins possible à l’écran. On tourne autour de lui, on parle de lui, il imprègne tout mais c’est comme si c’était un personnage impossible à rencontrer. Il fallait mettre en scène cette absence plutôt que d’épuiser la moindre image de lui.



Au-delà de l’absence de David Carradine, il y a une vraie prise de pouvoir du off sur le film. Notamment avec ces messages téléphoniques qui ne trouvent pas de récepteur.

Le film tente de prendre en compte ce monde moderne, où la technologie nous donne un sentiment d’ubiquité et de négation de la solitude, alors qu’on est dans un monde de l’absence totale, où tous ces outils ne servent qu’à mesurer la distance qui nous sépare des autres. Christophe, le personnage principal, ne cesse d’envoyer des messages téléphoniques. D’abord des textos, puis des messages vocaux qui restent lettre morte. Mais, à la fin, il ne communique plus, il en vient juste à tenir une sorte de journal intime ou un carnet de route qui mesure son éloignement, aussi bien physique que mental. Là où son destin dérive, se «*stretche*».

NICOLAS CAZALÉ / CHRISTOPHE

Acteur en pleine ascension, Nicolas Cazalé a été révélé au grand public par **LE FILS DE L'ÉPICIER** d'Éric Guirado, qui a rassemblé près de 400 000 spectateurs en salles, avant de battre des records d'audience lors de sa diffusion en prime time sur Canal+ (858 000 spectateurs). Succès qui doit beaucoup à l'interprétation de Nicolas Cazalé, pour laquelle il a été nommé aux César dans la catégorie «Meilleur Espoir masculin».

FILMOGRAPHIE

- 2011 **STRETCH** de Charles DE MEAUX
- 2010 **CAÓTICA ANA** de Julio MÉDEM
- 2009 **MENSCH** de Steve SUISSA
- 2007 **LE FILS DE L'ÉPICIER** d'Éric GUIRADO
Nommé dans la catégorie Meilleur Espoir masculin aux César 2008
U.V. de Gilles PAQUET-BRENNER
PARS VITE ET REVIENS TARD de Régis WARNIER
- 2005 **SAINT-JACQUES... LA MECQUE** de Coline SERREAU
- 2004 **LE GRAND VOYAGE** d'Ismaël FERROUKHI
Élu Comédien romantique de l'année - catégorie Révélation
au Festival de Cabourg 2005
LE CLAN de Gaël MOREL
- 2003 **LES CHEMINS DE L'OUED** de Gaël MOREL
- 2001 **BELLA CIAO** de Stéphane GIUSTI





FAN BING BING / PANSY

Fan Bing Bing (le «*g*» ne se prononce pas en mandarin) est une superstar chinoise de cinéma et de télévision, née en 1981 dans la province de Shandong. De vocation précoce, la petite Bing Bing monte sur scène dès l'âge de deux ans. Initialement formée à la musique, c'est sur recommandation d'un de ses professeurs qu'elle intègre à quinze ans le cours de l'Académie de Théâtre de Shanghai. Sa carrière d'actrice débute en 1997 avec la série MY FAIR PRINCESS, qui bat tous les records d'audience en Chine. Propulsée au rang de star en Asie, elle arrive au cinéma par le film CELL PHONE de Feng Xiaogang en 2003 et se voit décerner le prestigieux prix chinois Hundred Flowers Award de Meilleure Actrice.

Fan Bing Bing a tourné dans de nombreuses séries télévisées et une vingtaine de films qui lui ont valu de nombreuses récompenses nationales. Très active, elle a également fondé sa propre école d'art dramatique et mène parallèlement à ses rôles au cinéma et à la télévision une carrière de chanteuse. Réputée ne dormir que cinq heures par nuit, elle est devenue en 2009 l'actrice chinoise la mieux rémunérée et est nommée en 2010 parmi les personnalités les plus influentes de Chine par le magazine Forbes. Elle est considérée comme un «*trésor national*» et représente la marque L'Oréal Paris en Chine.

La reconnaissance internationale arrive à la Berlinale en 2007 avec la présentation en sélection officielle du film générationnel de Li Yu LOST IN BEIJING puis en 2010 avec le prix de Meilleure actrice reçu au festival de Tokyo pour son rôle dans le film BUDDHA'S MOUNTAIN du même Li Yu.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2011	STRETCH de Charles DE MEAUX SACRIFICE de Chen KAIGE
2010	BUDDHA'S MOUNTAIN de Li YU CHONGQING BLUES de Wang XIAOSHAI (en compétition officielle au festival de Cannes 2010)
2009	GUERRE DE GANGS A TOKYO de Derek YE SOPHIE'S REVENGE de ZHANG Ziyi
2008	LOST IN BEIJING de Li YU (Ours d'argent au festival de Berlin 2008)
2006	BATTLE OF WITS de Jacob CHEUNG
2003	CELL PHONE de Fen XIAOGANG



DAVID CARRADINE
MONTEIRO

On ne présente plus l’immense acteur qu’est David Carradine. De ses débuts avec Martin Scorsese (BERTHA BOXCAR ou MEAN STREETS), Robert Altman (LE PRIVÉ) ou plus tard L’ŒUF DU SERPENT d’Ingmar Bergman aux opus de Quentin Tarentino KILL BILL 1 et 2, c’est une vie entière consacrée au cinéma. Mais c’est surtout à travers la série «KUNG FU» qu’il a marqué l’imaginaire de plusieurs générations.

REPÈRES

2011	STRETCH de Charles DE MEAUX
2004	KILL BILL : VOLUME 2 de Quentin TARANTINO
2003	KILL BILL : VOLUME 1 de Quentin TARANTINO
1977	L’ŒUF DU SERPENT d’Ingmar BERGMAN
1973	MEAN STREETS de Martin SCORSESE
	LE PRIVÉ de Robert ALTMAN
1972	BERTHA BOXCAR de Martin SCORSESE

NICOLAS DUVAUCHELLE / THIERRY



FILMOGRAPHIE SÉLECTVE	2011	STRETCH de Charles DE MEAUX	2007	LE DEUXIÈME SOUFFLE d’Alain CORNEAU
		LES YEUX DE SA MÈRE de Thierry KLIFA	2006	LE GRAND MEAULNES de Jean-Daniel VERHAEGHE
		LA FILLE DU PUISATIER de Daniel AUTEUIL		AVRIL de Gérald HUSTACHE-MATHIEU
	2010	HAPPY FEW d’Antony CORDIER		HELL de Bruno CHICHE
		LA BLONDE AUX SEINS NUS de Manuel PRADAL	2005	UNE AVENTURE de Xavier GIANNOLI
		WHITE MATERIAL de Claire DENIS	2004	À TOUT DE SUITE de Benoit JACQUOT
	2009	LES HERBES FOLLES d’Alain RESNAIS		POIDS LÉGER de Jean-Pierre AMÉRIS
		LA FILLE DU RER d’André TÉCHINÉ	2003	LES CORPS IMPATIENTS de Xavier GIANNOLI
	2008	SECRET DÉFENSE de Philippe HAÏM	2001	TROUBLE EVERYDAY de Claire DENIS

CHARLES DE MEAUX / CINÉASTE ET PRODUCTEUR

Né à Istanbul en 1969, vit et travaille à Paris et Bangkok. En 1998, Charles de Meaux fonde avec Pierre Huyghe, Philippe Parreno, Dominique Gonzalez-Foerster, Xavier Douroux et Franck Gautherot (Le Consortium) la société Anna Sanders Films pour produire des projets nés à la frontière entre le cinéma et l’art contemporain. Anna Sanders Films a produit les films de cinéastes aussi variés que Mati Diop (ATLANTIQUES, Prix du Meilleur court-métrage au festival de Rotterdam) ou Lawrence Weiner (DIRTY EYES). Charles de Meaux a aussi produit les films du thaïlandais Api-chatpong Weerasethakul depuis ses débuts de MYSTERIOUS OBJECT AT NOON à ONCLE BOONMEE, CELUI QUI SE SOUVIENT DE SES VIES ANTÉRIEURES (2010, Palme d’Or du Festival de Cannes).

FILMOGRAPHIE (EN TANT QUE RÉALISATEUR)

2011	STRETCH
2008	GARRISH SUN (segment du film collectif STORIES ON HUMAN RIGHTS réalisé à l’occasion du 60 ^{ème} anniversaire de la Déclaration des Droits de l’Homme.)
2007	TRAILER PART 1 Busan contemporary art museum, Guggenheim NYC DEATH OR GLORY (court-métrage) Busan contemporary art museum, Guggenheim NYC
2006	MARFA MYSTERY LIGHTS, A CONCERT FOR THE UFO’S Chinati Foundation Marfa Tate Modern London
2004	YOU SHOULD BE THE NEXT ASTRONAUT (court-métrage) Creative Time 3 mois à Time Square, Man in the Hollocene London, Busan Contemporary Art Museum, Guggenheim Museum NYC
2003	SHIMKENT HOTEL
2000	STANWIX LE PONT DU TRIEUR

DOUGLAS COUPLAND
CO-SCÉNARISTE

Douglas Coupland est né en 1961 en Allemagne. C’est à l’âge de 4 ans qu’il rentre au Canada, à Vancouver, où il vit encore. Après des études à l’Emily Carr Institute of Art and Design, il travaille quelques années en Europe et au Japon. De retour à Vancouver, il commence à écrire sur la culture pop et la jeunesse. C’est le roman GÉNÉRATION X (1991) qui le révélera au grand public. Cette description d’une génération (née au début des années 1970) sera encensée par la critique et connaîtra un énorme succès en librairie. À la suite de la parution du livre, Coupland lui-même apparaît dans une série de spots promotionnels sur MTV, lisant des extraits de GÉNÉRATION X. Depuis, les romans se succèdent, explorant avec humour la société d’aujourd’hui. Son dernier roman, JPOD, est paru en France début 2010. Au cinéma, on lui doit le scénario de EVERYTHING’S GONE GREEN de Paul Fox.



DEVENDRA BANHART
MUSIQUE

Né au Texas en 1981, il grandit jusqu’à l’âge de 13 ans au Venezuela. À son retour aux États-Unis, ses parents l’initient à la musique et aux textes religieux. En 2002, repéré par Michael Gira du label Young God Records, il sort sur ce label son premier album OH ME OH MY... Aujourd’hui, il est l’un des artistes les plus célèbres et les plus prolifiques du renouveau psyché folk ou néo-hippie. Souvent comparé à Nick Drake ou Syd Barrett, sa musique tend à l’épure. Simple guitare et instrumentation minimale suffisent à mettre en valeur sa voix hors-mode. À partir de l’album CRIPPLE CROW, Devendra s’entoure du groupe les Queens of Sheeba avec lesquels il compose et tourne. Il délaisse le côté folk intimiste qui avait fait le succès de ses premiers albums pour développer une musique riche et communicative.

mk2